

*Laudatio* pour la remise du titre de Doctor Honoris Causa

de la Sorbonne Nouvelle

à

Peter Brook

le 10 novembre 2010

Comment ne pas rappeler d'emblée une coïncidence hautement symbolique : **la coïncidence des quarante ans qui relie la création de la Sorbonne Nouvelle et l'installation de Peter Brook à Paris.** Ces deux naissances sont strictement contemporaines. Et les saluer ensemble prend tout son sens aujourd'hui. Peter Brook ouvre son Centre International de Recherches Théâtrales en s'éloignant de Stratford tandis que ce professeur célèbre et rebelle que fut Jacques Scherer œuvra à la séparation des Études Théâtrales de l'ancienne Sorbonne au profit d'une vision différente du théâtre comme art du vivant, affranchi de l'approche strictement littéraire, pour affilier l'Institut à la Sorbonne Nouvelle. **Nous sommes nés d'un même appétit de renaissance. Et quarante ans plus tard nous nous retrouvons.**

Peter Brook débute par un travail sur le théâtre placé sous le signe de la culture en cherchant les correspondances entre les arts, entre la scène et la peinture. Puis, progressivement, il fait entrer sur le plateau les échos de la vie, sons quotidiens, musique concrète, discours contestataires. **Mais la vie ne l'emportera pas car il souhaite préserver la concentration propre au théâtre. Il s'emploie à réunir les deux dans un équilibre instable car Brook sera pour toujours l'homme du double !** Brook veille à ce que le choix ne soit jamais tranché pour que le spectateur, au théâtre, vive une « seconde vie ». **Non pas illusoire, mais**

**plus intense, plus claire, vie de partage.** C'est ce qu'il nous a souvent offert.

A ses débuts, Brook refuse l'intransigeance propre aux jeunes artistes qui, ensuite, dans le temps, finissent par la trahir. Non, lui, il commence par explorer tous les champs : « je ne veux pas dire que je n'ai pas touché à ça ! ». avouera-t-il. Il fait du cinéma et du théâtre, monte Shakespeare et Anouilh, Sartre et Genet, des opéras et des comédies musicales. Paris le découvrira grâce à son *Titus Andronicus* qui triomphe, en 1954, au Théâtre des Nations. Puis, dix ans plus tard, son célèbre *Lear* vînt, spectacle où Shakespeare paraît sous un autre jour, imprégné par l'expérience dramatique de la guerre et la vision de Beckett. Grâce à une tournée planétaire, le monde entier saluera le *Lear* de Brook et son interprète hors - pair, Paul Scofield. Mais c'est dans l'ancien Est que ce spectacle, Brook lui-même l'a reconnu, reçut le plus vif accueil. Parmi les amis de mon âge, qu'ils soient roumains ou polonais, chacun se souvient de la nuit qui a succédé au *Lear* : **personne n'a pu dormir ! Nous avons vécu alors une vie plus que vie !**

Brook travaille partout, sans cesse et, comme un Leporello assumé que je suis ici, je pourrais compter les « **mille tre** » passions de cet artiste insatiable et inassouvi. Il cultive alors une liberté effrénée sans interdits ni a priori pour entretenir un contact intense avec son époque. Brook, et ce sera son génie, sera le plus fin sismographe à même de saisir les frémissements d'une époque, de capter les mutations à venir, d'entendre les battements du temps qui est le sien. Mais ce Brook - là, après avoir élargi au maximum le champ du travail, décidera de s'engager sur une autre voie mais non pas sans faire un ultime spectacle *Le Songe d'une nuit d'été*, lumineux et blanc qui séduira les publics de Stratford à Tokyo et de Paris à Bucarest. **Il marqua les adieux d'un homme heureux !** Après la lumière du *Songe*, Brook s'éloigne de Londres et, dans la mouvance de 68, à l'invitation de Jean Louis Barrault dont nous fêtons ces jours - ci le centenaire, il gagne Paris. **Un nouveau cycle commence.**

Tel un autre Dante, au « milieu de la selva oscura », à partir de la fin des années 60, il a craint l'égaré et a cherché un autre chemin. La décision est précédée par une période de recherches actives dans le cadre d'un laboratoire, LAMDA theater, où s'est lové à un travail sur Artaud et, pour la première fois, convia Grotowski, par la rédaction de ce livre essentiel qu'est *l'Espace vide*, par un ralentissement du rythme des spectacles et un repli sur soi-même et le théâtre. Il décida de ne plus satisfaire son goût immodéré pour toutes les expériences, de se concentrer sans pour autant se réfugier dans un ermitage hors du monde. Il décida de ne plus satisfaire son goût immodéré pour toutes les expériences, de se concentrer sans pour autant se réfugier dans un ermitage hors du monde. Il crée alors le Centre International de Recherches Théâtrales, et décide de partir sur la voie du *théâtre des formes simples*, d'un **théâtre premier**. **“ Maintenant je veux savoir ce qu'est le théâtre et savoir ce qu'il est c'est savoir ce qu'il pourrait être ”** - cette phrase définit désormais la voie de Brook. Alors débute la période des grands voyages qui le mène, lui et son Centre, de Persépolis aux villages africains, des frontières du Mexique aux quartiers de Brooklyn. Il s'engage, à l'aide de l'improvisation et des exercices, dans la quête d'une liberté de jeu, d'un échange constant avec le public qui, chez lui, se sent toujours désiré, d'une économie des moyens qui désormais vont définir son art. Cet art, me dira-t-il, un jour, dans un embouteillage Place des Congrès, il a voulu le mettre sous le signe de « l'ambiguïté » tant décriée par le théâtre français de l'époque, confiant dans des « certitudes » que Brook refusera de faire siennes. D'abord rejeté, il a gagné progressivement sa place centrale qu'il occupe aujourd'hui ici à Paris. Il n'a pas évité le combat, il l'a mené sereinement. Et c'est ainsi qu'il l'a emporté également.

Sa création fut constamment placée sous le signe de la mouvance et de l'alternance des registres, des genres, des collaborateurs même. Car, il le dit souvent, « rester au même niveau c'est reculer ». Il faut, sans cesse, entretenir l'appétit d'amélioration, de soi autant que de son art. Si Brook, personnellement, s'est engagé dans une véritable formation intérieure en passant par l'enseignement de Gurdjieff, au théâtre il n'a jamais défendu une seule valeur et a préservé l'indispensable conflit des contraires. Dans son magnifique livre *Oublier le temps* il raconte cette histoire emblématique : “ lors de mes premières vacances à Ischia avec Natasha, j'achetais un tableau à un jeune garçon...En fortes touches de bleu de Prusse, il

représente un cheval au galop s'élançant vers le ciel, ses sabots ne touchant pas le sol, sa tête splendidement rejetée en arrière, tandis qu'un deuxième cou, issu du même corps se courbe sur d'autres jambes qui, elles, sont flageolantes, de sorte que le cheval semble en même temps s'élever et trébucher. Les deux mouvements ont le même dynamisme, le bond et la chute se rejoignent à mi-chemin dans l'atmosphère, comme fixés pour l'éternité. Cette image est toujours accrochée au mur de ma mémoire. Riche d'ambiguïté, elle illustre un de mes symboles les plus précieux". Elle atteste, en effet, son attrait pour " le théâtre sacré " et " le théâtre brut " Il n'a pas choisi, il les a réunis dans son « théâtre immédiat ». Sa vérité est là. Dans cette inépuisable dialectique théâtrale qui trouve son équivalent plastique dans *la Colonne sans fin* de Brancusi.

La topographie théâtrale parisienne porte la marque de ce lieu d'identité brookienne que sont les Bouffes du Nord où la référence à Shakespeare reste présente, où nous entrons comme dans un *abri – édifice*, où, de près, de très près, nous voyons ces acteurs dont l'internationalisme se constitue en métaphore démocratique de nos villes modernes. L'œuvre de Brook se cristallise dans ce théâtre qu'il a fait renaître de ses cendres pour *Timon d'Athènes*, le spectacle d'ouverture, auquel ont suivi *la Conférence des oiseaux*, *la Tragédie de Carmen*, *Mahabharata* ou, plus récemment, *Tierno Bokar*. Ici Brook a affirmé sa passion pour l'Afrique et ses acteurs dont l'inoubliable Sotigui Kouyaté, disparu il y a peu de temps, a incarné leur expression la plus accomplie. Les spectacles passent, mais le lieu reste... lieu où l'on a respiré autrement. Plus intensément, plus librement. Lieu où le temps « perdu » de la vie s'arrête quelques heures durant pour nous plonger dans le temps « retrouvé » du théâtre. Les Bouffes du Nord sont la page sur laquelle Brook a écrit son histoire depuis quarante ans.

Je reviens d'un festival où, émouvant hasard, étaient réunis de grands metteurs en scène européens qui ont collaboré avec lui ou se sont réclamés de son esthétique : Andrei Serban ou Radu Penciulescu, Krszysztof Warlikowski ou Felix Alexa... et dans le monde il y en a tant d'autres. Ces artistes qui portent la marque de Brook font des spectacles où ils doutent du théâtre mais ils sont, comme lui, habités par « le démon du midi ». Ils traversent la nuit, épris d'une lumière qu'ils cherchent et trouvent au terme d'épreuves qu'ils surmontent, comme dans *la Flûte enchantée*

que Brook vient de mettre en scène. Ils sont tourmentés, **mais leur horizon, de même que pour lui, c'est le zénith, le plein – jour, le plein – feux.**

Jadis j'ai décidé de quitter la Roumanie de Ceausescu pour répondre à l'appel des acteurs de Brook du *Songe d'une nuit d'été* qui, descendus dans la salle, nous disaient « au revoir » en nous serrant la main avant de nous abandonner dans les ténèbres de la terreur qui s'instaurait. Présent, en 1974, à l'ouverture des Bouffes du Nord, j'ai éprouvé alors, secrètement, le bonheur d'un rendez-vous honoré. Il m'a permis également, la même année, d'intégrer la Sorbonne Nouvelle et, depuis, d'enseigner à l'Institut d'Études Théâtrales. J'y ai souvent parlé de l'œuvre de Peter Brook et bon nombre d'étudiants, de jadis et d'aujourd'hui, se retrouvent ici. Hier soir j'ai vu et je porte encore en moi les derniers accords de *la Flûte. Flûte* d'aujourd'hui qui répond au *Songe* d'autrefois... et ce mot que je prononce maintenant est aussi un adieu, le mien cette fois-ci, car dans quelques mois je quitterai l'Institut d'Études Théâtrales. **Mon arrivée et mon départ à la Sorbonne Nouvelle se sont donc faits sous le signe de Brook que, pour une dernière fois, je remercie. Grâce à lui, moi comme tant d'autres, j'ai vécu une seconde vie.**

Georges Banu